

Stiftung Lotti Latrous

Rämistrasse 5

CH 8001 Zürich

Telefon +41 43 243 67 48

info@lottilatrous.ch

www.lottilatrous.ch

Grand-Bassam, en octobre 2020

Chères donatrices, chers donateurs.

J'espère que vous allez tous très bien et que vous êtes épargné par le corona qui nous complique la vie. A Grand-Bassam tout va bien. Les grands ont réussi leurs Baccalauréat et autre examens et huit d'entre eux vont partir faire des études ou des écoles supérieures, afin de préparer leur future vie. Nous avons parmi eux qui irons à la Haute Académie de la Marine pour devenir officier ou matelots, d'autres commenceront les études de Sciences Po ou un CAP de cuisine. Et parmi eux aussi trois petits qui ont été repris par des tantes. Cela nous donne de la place pour accueillir d'autres qui ont besoin de nous. Le corona est toujours parmi nous, mais nous avons appris à vivre avec, c'est inévitable pour que la vie continue. Et nous sommes en train de scolariser 800 enfants, comme chaque année.

Aujourd'hui je voudrais vous raconter une histoire qui s'est passée il y a longtemps déjà mais qui m'a marquée et qui devient de nouveau actuelle.

Un jour mon téléphone sonnait. « Bonjour Madame Lotti, ici l'hôpital universitaire de Treichville. Il y a une vieille folle qui nous a été déposée ce matin, elle s'est faite accrocher par une voiture, le chauffeur a fui. Elle ne connaît que son prénom et n'a ni papier, ni argent sur elle. Elle a probablement une fracture de la jambe, mais nous ne pouvons



Awa et Lotti

rien faire étant donné qu'elle n'a pas un centime. Elle vivait surement dans la rue, on l'a amené aux urgences. Est-ce que vous pourriez bien prendre soin d'elle ? »

En arrivant une heure plus tard, je n'avais pas besoin de chercher longtemps, car j'entendais des cris et des hurlements et beaucoup de rires. Je voyais « la vieille » couchée sur une natte à l'entrée des urgences. Plein de gens se moquaient d'elle,

ça la mettait en rage et elle se défendait, aussi bien qu'elle pouvait, en hurlant. J'ai demandé les gens de partir et je me suis assise à côté d'elle. Elle s'est vite calmée, dès que les autres étaient partis, et je lui donnais un paquet de biscuits que j'avais dans mon sac à main. Elle a mangé le tout avec une telle vitesse, que je me suis demandée, depuis combien de temps elle n'avait plus mangé. Elle était très sale, vêtue de lambeaux, les ongles avaient ou moins dix centimètres de longueur et ses cheveux étaient dans un état lamentable. Je voyais qu'il y avait plein de poux, et elle se grattait tout le temps la tête. Quelle souffrance ça a dû être !

Elle me montrait sa jambe. J'avais vite compris qu'elle ne parlait pas français, une technicienne de surface venait pour traduire. Elle me disait qu'elle s'appelle Awa, seulement Awa, il n'y avait pas d'autre nom. Qu'elle habitait « dans la rue. » A ma question de son âge elle rigolait et levait les épaules – quelle stupide question. Je lui ai expliquée que nous allions nous occuper de sa jambe et qu'après j'allais l'amener dans une jolie maison avec beaucoup de bonne nourriture. Elle était d'accord, nous avons pu faire la radio de sa cheville qui s'est avérée légèrement fissurée, et au bout de cinq heures, nous sommes ressorties de l'hôpital avec un beau plâtre jusqu'au milieu de sa cuisse.

Arrivée chez nous, on l'a lavée du mieux qu'on a pu, et surtout on lui a fait un bon shampoing contre les poux. Elle rouspétait beaucoup, mais je pense qu'elle a senti que nous lui voulions du bien. On avait un lit de libre dans une chambre pour quatre, on lui a donné des habits propres qui sentaient bon la lessive et une fois mis dans le lit je lui ai fait amener une grande assiette de riz avec de la viande en sauce. A peine le dos tourné je voyais qu'on amenait son assiette vide à la cuisine. Et au bout d'une demi-heure j'entendais des cris de protestations venant de sa chambre. Je trouvais Awa debout devant le lit de sa voisine, en train de lui voler tout ce qu'elle avait de mangeable sur sa table de nuit, et elle allait cacher tout ça sous

son oreiller ou je trouvais aussi le contenu de son assiette, sauce et riz bien renversé. Ses voisines de chambre étaient tellement en colère, il y avait une vraie révolte. Je l'ai mis dans une chaise roulante, je la poussais dans la cour pendant que les soignants nettoyaient le désastre et je lui ai expliquée qu'elle n'avait ni besoin de voler de la nourriture, ni de faire des réserves sous son oreiller, qu'il y avait à manger toute la journée autant qu'elle voulait. Je m'étais assise à côté d'elle et elle commençait à raconter de ses longues années dans la rue. Qu'elle avait été jetée dehors par sa famille parce qu'elle était folle, qu'elle avait marché beaucoup avant d'arriver à Abidjan. Elle ne connaissait ni son nom de famille ni le nom de son village. Tout ce qu'elle savait était qu'elle n'avait pas d'enfant et qu'elle était toute seule. Le fait qu'elle avait été obligée de vivre dans la rue, sans dignité, et qu'elle a dû se faire insulter et rejeter, me faisait beaucoup de peine. J'ai pu la rassurer davantage et elle a promis qu'à partir de maintenant elle laisserait ses voisines tranquilles.

Au bout de deux semaines son plâtre était tout sale et cassé, car elle marchait dessus toute la journée. Non-pas pour aller chercher de la nourriture, mais pour nous aider un peu partout où elle pouvait. Au CHU ils m'ont dit qu'elle allait boiter un peu pendant le restant de ses jours, mais que ce n'était pas grave, étant donné qu'elle était déjà « vieille et folle ». Donc depuis ce jour elle vivait plus ou moins tranquille chez nous. Elle a pris du poids, elle était contente et plaisantait beaucoup. La vie était belle pour elle. Un jour je la voyais traverser la cour en boitant avec son oreiller sous le bras. « Ou veux-tu aller, Awa ? » je la demandai. Elle me montrait la salle de repos, notre petite morgue en me disant : « Là-dedans il n'y a pas beaucoup de monde, je vais aller dormir là, je ne serais pas dérangée. » Il fallait que je lui explique plusieurs fois que ce n'était pas un endroit pour elle, ce qu'elle a finalement compris.

Et un beau jour on nous amenait le vieil Oumar. Un homme qui vivait dans un fossé derrière un arbuste, seul et sans dignité comme elle il n'y avait pas trop



Awa, Lotti et Oumar

longtemps. Il devenait son ami, les deux parlaient la même langue et ils étaient heureux – et de les voir comme ça nous rendaient heureux à notre tour. Monsieur Oumar n'a pas vécu longtemps. Il était malade, mais nous avons passé de très beaux moments de grande joie et de rires avec lui et Awa. Et Awa ? Awa ne s'est plus réveillée un matin, son cœur avait lâché et le décès de son ami l'avait bien chagriné. Elle nous manquait beaucoup, notre Awa, qui avait passée plus d'un an chez nous. Et c'est à ce moment-là que je me suis dit qu'un jour il nous faudra un endroit où accueillir toutes les personnes âgées, malades et abandonnés pour leur permettre de vivre le restant de leur vie en dignité, entouré d'amour et de compassion. Et c'est comme ça que l'idée de notre village est née.

Et maintenant notre village est construit. Il est géré par notre famille du village, Hervé et Joëlle Wahi avec leurs six enfants. La fille aînée a seize ans et les plus jeunes, des jumeaux, ont trois ans. J'ai fait la connaissance de Monsieur Wahi il y a près de deux ans quand il nous a amené ses deux jumeaux qui étaient très malades. Il n'avait pas d'argent, ils habitaient à 110 km d'Abidjan dans une très grande pauvreté, mais il avait entendu parler de nous. Il avait fait deux ans d'études de droit mais a dû interrompre, car l'argent manquait. Il s'est marié et depuis il a essayé de gagner le pain quotidien pour nourrir sa famille, mais quand un des enfants tombait malade, c'était grave. En plus un de ses fils souffrait d'une très grave malformation du gros intestin et avait besoin de



Famille Wahii



Dans le village avec des patients

se faire opérer. Nous avons tout organisé, Joëlle a accompagné son petit à l'hôpital, tandis qu'Hervé s'est occupé du reste des enfants. Il nous a beaucoup aidé pendant cette période et surtout pendant la quarantaine. C'est là que nous avons décidé de leurs donner cette place au village. Ils sont extrêmement reconnaissants et heureux de faire partie de notre grande famille ! Et moi je sais que je n'ai pas seulement trouvé des employés, mais des amis. Et je sais aussi que les éclats de rire et la joie des enfants vont égayer ce village de personnes âgées et leurs amener beaucoup de lumière, de chaleur humaine et de bonheur.

Je vous remercie sincèrement, chères donatrices, chers donateurs, de votre aide. Le cercle se ferme, on a les bébés, les enfants, les mamans, les patients et maintenant aussi un endroit digne pour les personnes âgées, malades et rejetées. Que Dieu vous bénisse.

Recevez mes salutations les plus respectueuses

Lotti Latrous

Pour les dons depuis la Suisse:

UBS AG, Schweiz, «Stiftung Lotti Latrous», No. de compte: 0240-428 654.00E

ccp de la banque: 80-2-2, Clearing: 0240

IBAN: CH44 0024 0240 4286 5400 E, Adresse SWIFT (BIC): UBSWCHZH80A

Pour les dons en Euro:

UBS AG, «Stiftung Lotti Latrous»

No. de compte: 0240-428 654.62H

IBAN: CH82 0024 0240 4286 5462 H

BIC: UBSWCHZH80A